



Françoise Pirart. Photo Marc Brasseur.

*La Fortune des Sans-Avoir*, La Renaissance du Livre, 2004.

Geoffroy Sans Avoir a 13 ans, en cette année 1040, lorsque débarque chez lui son oncle, Helmold, un homme instruit de retour d'un long voyage. Il lui raconte sa propre histoire et celle de ses parents. Comment, jadis, jeunes chevaliers promis à un bel avenir, ils ont été chassés par un seigneur cruel et cupide. Il tient aussi sur l'univers et la religion des propos scandaleux pour l'époque. Il apprend à lire et à écrire à son neveu qui, après sa disparition, quitte son village dévasté par une épidémie pour aller venger les siens. Il fait successivement la route avec un marchand de peaux, des voleurs et un bossu. On ne dira pas ce qu'il advient mais seulement que l'héroïne de la deuxième moitié de cet ample et passionnant roman est Mathilde, la fille de Geoffroy, qui, elle

aussi, va devoir se battre pour enfin trouver sa... bonne fortune. Cette suite complète la première partie publiée il y a dix ans et remaniée pour cette édition.

1. Au départ, je ne m'intéressais pas particulièrement au Moyen Âge. J'ai choisi cette époque car je voulais écrire un roman se déroulant dans un village arriéré et pauvre avec des personnages analphabètes. L'histoire commence en 1040 parce que je trouvais intéressant que mon personnage, Geoffroy Sans Avoir, qui a treize ans, soit né en 1027, l'année où a été décidée la trêve de Dieu en vertu de laquelle on ne peut plus se battre le jour du Seigneur.

2 à 5. Il y a dix ans, lors de l'écriture de la première partie, je m'étais fortement documentée, principalement en bibliothèque. En fait, je m'étais aperçue avoir été mal inspirée en choisissant cette époque coincée entre les grandes invasions et les premières Croisades.

N'étant pas historienne, je pense que mon livre est davantage un roman sur fond historique qu'un roman historique, genre par lequel je ne suis pas vraiment attirée. Je ne veux pas, en effet, reconstituer l'époque de manière didactique, en racontant dans le détail comment les gens vivaient, s'habillaient, ce qu'ils mangeaient, etc., même s'il est fondamental que le lecteur se sente dans ce temps-là. Le choix de celui-ci m'a par exemple conduit à écrire d'une autre manière les dialogues. Ils possèdent une résonance différente, ils ont quelque chose de plus rude, de plus archaïque.

L'aspect documentaire, pour moi, con-

siste seulement à planter le décor. À partir du moment où je choisis des personnages, il faut qu'ils prennent vie dans un environnement qui soit plausible. Si Saint-Vairant, le village fictif où vit la famille du héros, se trouve dans le Jura, l'histoire se déroule plutôt en Bourgogne. Je voulais en effet que mon personnage passe par Cluny dont l'abbé, Odilon de Mercœur, est un personnage très puissant à l'époque.

J'ai tenté de respecter la manière dont les moines et les convers s'expriment. Tous les autres lieux cités, villages, hameaux et lieux-dits, sont imaginaires. Pontailon, la principale ville, c'est par exemple Dijon. Je n'avais pas envie de me voir confrontée à des historiens contestant certains éléments. Mais je trouve intéressant de mêler des choses vraies à de la fiction. C'est un enrichissement pour le roman. Par exemple l'épidémie qui ravage la région est inventée. C'est en réalité la variole. La peste n'est apparue qu'en 1348 et je n'ai pas pris la lèpre car je voulais éviter une maladie qui fasse trop cliché. La deuxième partie, qui met en scène Mathilde, me permet d'aborder la question de la condition de la femme à cette époque.

(Notice et enquête : Michel Paquot)